

Étranges et foudroyants

1975. J'ai dix-neuf ans. Je termine mes études en littérature au collège de Sainte-Thérèse. Au programme de cette session, il y a le cours de poésie québécoise d'André-G. Bourassa. Depuis quelques années, j'écris des poèmes, de la prose et compose essentiellement pour le piano et le quatuor à cordes. Je vis dans l'univers de Flaubert, écoute quotidiennement les dernières œuvres de Beethoven et les *Metamorphosen* de Richard Strauss. Peu à peu, je découvre la musique serielle, l'importance du silence dans la musique grâce à Anton Webern, la spatialisation du son avec Edgar Varèse, je lis la *Poétique musicale* de Stravinski, les écrits sur l'art de Kandinsky et Klee. Bref, je prends contact avec les débuts de la modernité. Dans mon travail en composition, je m'éloigne de plus en plus de la tonalité. J'étudie les systèmes mathématiques, la numérologie, les carrés magiques, l'alchimie. J'essaie d'appliquer ces formes à la musique. Je cherche des textes étranges et foudroyants. Rien ne me satisfait. Jusqu'au jour où Bourassa présente le film *La nuit de la poésie 1970* produit par l'ONF. C'est à ce moment que j'ai la révélation de Claude Gauvreau. Cette «séquence Gauvreau» reste pour moi l'une des impressions majeures dans ma vie.

Il y a là, résumé, l'essence même de la création, de l'artiste authentique devant un public ébahi, décontenancé. Aujourd'hui encore, résonne en moi un certain «taisez-vous!», fusant d'on ne sait où de la salle du Gesù, adressé au public ricaneur. Les lumières s'éteignent. Se rallument. Enfin Gauvreau, seul devant la salle, texte à la main, lit. Je vois émerger de sa bouche des couleurs, des formes, des sons, des images, ces abstractions, des souffles, des cristallisations, des fuites en avant, des percées jouissives et provocantes; ces forces délivrées s'organisent entre elles pour faire éclater notre ouïe aplatie. Là, enfin! de nouveaux mots vivent, tourbillonnent, explosent, exagèrent, s'inventent pour célébrer ce que le poète appelle le «langage exploréen». Devant nous, cet astronaute d'une langue sonore encore inhabitée, lancé dans le vide de la création pure, déclame l'invention, éblouit nos oreilles et nos coeurs en magnifiant la liberté. J'étais gagné. J'avais l'impression d'assister à l'apparition d'une inspiration. C'était électrique, parfait. Je voyais quelque chose d'unique. J'avais envie de le crier partout. Arrêter le film pour aller chercher tout le collège et l'asseoir devant l'écran en disant: «Écoutez ça! Écoutez ça, c'est fantastique!» J'étais enthousiaste donc excessif.

Après la projection, j'ai demandé à Bourassa où je pouvais me procurer les écrits de Gauvreau. Je voulais les mettre en musique. «C'est difficile à trouver, m'a-t-il dit, un peu étonné. Je sais que Gérald Godin, à Parti pris, prépare l'édition de ses œuvres complètes. Appelle-le. Peut-être qu'il pourra te fournir un jeu d'épreuves.» Plus tard, Bourassa m'apporta une photocopie de *Brochuges*. J'ai tout de suite commencé à composer. J'ai passé plusieurs nuits de l'année 1976 à ce projet. Enivré. Je voulais témoigner, rendre hommage à l'œuvre de Gauvreau. Une trilogie: *Brochuges*, *Étal mixte* et *Les boucliers mégalomanes*. Des titres magnifiques.

Chaque texte aurait une orchestration particulière. Je me suis arrêté après *Brochuges*. J'avais entre les mains un manuscrit d'une centaine de pages noircies de systèmes musicaux, de graphiques, de concordances numériques. Plusieurs instrumentations furent envisagées. Orgue d'église. Deux exécutants martelant sur la scène *Brochuges* en langage morse. Un ensemble de 26 triangles répartis dans l'espace. Un orchestre de chambre avec chœur mixte de six voix chantant le texte en «formation braille». Une voix solo. Un groupe de percussions. Etc. Je n'étais pas satisfait. J'ai passé des mois à côtoyer, lettre après lettre, le texte de Gauvreau. Je l'ai analysé, décomposé, retranscrit, lu, enregistré, mis en son, aimé surtout. J'ai dû me rendre à l'évidence: ces textes n'avaient besoin d'aucun système; et surtout d'*aucune* musique. Ils sont musique, telle une peau vibratoire tissée de pores sonores. Des œuvres libres et indépendantes.

Après ce travail, je suis parti en Europe. Au retour, en 1977, je me suis procuré ses *Œuvres créatrices complètes*. J'ai passé l'été à lire intégralement le volume. J'étais fasciné par le rythme, le lyrisme, la forme et l'invention de l'écriture. Chaque page vibrait, rayonnait, sonnait en moi. Je voyais des vitesses se dessiner. Des mondes s'entrechoquer. Une densité nouvelle s'offrait à mes sens. J'avais l'impression de lire le nom d'insectes nouveaux, d'entendre l'histoire et les rites d'une civilisation inconnue issue d'une autre dimension. Je me disais, comment un être humain en vient-il à écrire *Jappements à la lune?*

lazmoitoidloghelangdan ourptf izniglitipiliafauché-
ghoglogrégalduzuzhémétafoilapérachuagligd
rumina fanferlin ouptin iglou stou plumnium uculu-
culiculenculaglumenclumnostrovlidéjéaujouir

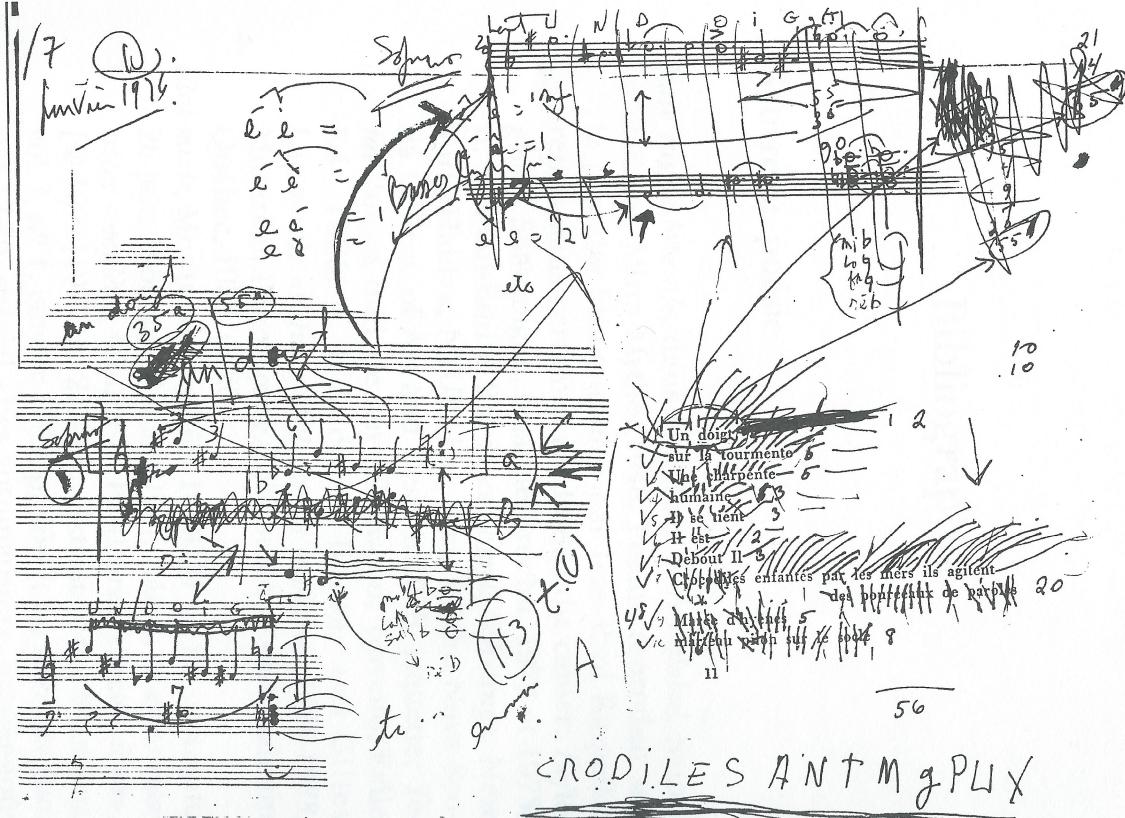
et l'assumer publiquement. Cette totale disponibilité à la création m'éverveillait. Outre la beauté visuelle et

acoustique de ses textes, la profusion des *mondes* me stimulait. J'ai toujours pensé qu'une œuvre d'art devait nous communiquer l'envie de créer. J'avais ça avec Gauvreau. Ses textes pour la radio m'ont impressionné. Ils sont des modèles du genre. Trente ans plus tard, ils conservent leur force, leur originalité. En ces temps où le *radio art* est à la mode, où le médium et ses techniques, hélas, l'emportent trop souvent sur l'art, les réalisateurs radio devraient «réaliser» ces textes. Tout y est. À mon avis, peu d'écrivains ont saisi comme lui la force créatrice de ce médium. Un monde sonore puissant habitait ce poète. Son apport est unique.

Aujourd'hui, je me rends compte que mon travail sur les textes de Gauvreau, motivé au départ par un dessein musical, m'a fait basculer vers les arts visuels. Par sa poésie, je suis passé de l'espace du texte musical à celui du musée. Ce détour aura duré dix ans. Qu'aurait-il pensé de cette traversée de la matière visible, de cette trajectoire? Je ne le sais pas. Maintenant, je me consacre à l'écriture. Je puis dire que la poésie de Gauvreau, étrangement, m'a fait prendre congé de la littérature pour y revenir plus déterminé que jamais.

Pour moi ce fut une rencontre essentielle. Dans une vie, il y en a peu, je crois.

ROBER RACINE



Première page d'esquisse de la partition musicale de *Brochuges*. Ici, «Un doigt». Chaque lettre correspond à une note. A = do; b = do dièse; c = ré, etc. Janvier 1976. © Rober Racine